

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

ANNÉE 1931

N°

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Jean LE BUANEC

Ancien Externe des Hôpitaux

Né le 27 Juin 1901 à Morlaix (Finistère)

**Considérations historiques et critiques
sur les**

**Coutumes, Mœurs et Préjugés
d'Armorique en matière d'hygiène**

Président de Thèse : M. TANON, Professeur

PARIS
LIBRAIRIE LE FRANÇOIS
91, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 91

1931



Digitized by the Internet Archive
in 2026

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

ANNÉE 1931

N°

THÈSE
POUR LE
DOCTORAT EN MÉDECINE
(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR
LE BUANE C

Ancien Externe des Hôpitaux

Né le 27 Juin 1901 à Morlaix (Finistère)

Considérations historiques et critiques
sur les
Coutumes, Mœurs et Préjugés
d'Armorique en matière d'hygiène

Président de Thèse : M. TANON, Professeur

PARIS
LIBRAIRIE LE FRANÇOIS
91, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 91

1931

I. — PROFESSEURS

Le Doyen..... M. BALTHAZARD

	MM.
Anatomie	ROUVIÈRE.
Anatomie médico-chirurgicale et chirurgie expérimentale	GRÉGOIRE
Physiologie	ROGER.
Physique médicale.....	STROHL.
Chimie médicale.....	DESGREZ.
Bactériologie	LEMIERRE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales....	BAUDOUIN.
Pathologie médicale.....	CLERC.
Pathologie chirurgicale.....	LENORMANT
Anatomie pathologique.....	ROUSSY.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale.....	TIFFENEAU.
Thérapeutique	LÉPER.
Hygiène et Médecine préventive.....	TANON.
Médecine légale.....	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	MENÉTRIÉR.
Pathologie expérimentale et comparée....	RATHÉRY.
Hydrologie thérapeutique et climatologie..	MAURICE VILLARET.
Clinique médicale.....	CARNOT.
	BEZANÇON.
	ACHARD.
	MARCEL LABBÉ.
	LEREBoullet.
	NOBÉCOURT.
	H. CLAUDE.
	GOUGEROT.
	GUILLAIN.
	TEISSIER.
	DELBET.
	CUNÉO.
	LEJARS.
	GOSSET.
	TERRIEN.
	LEGUEU.
	COUVELAIRE.
	BRINDEAU.
	JEANNIN.
	J.-L. FAURE.
	OMBRÉDANNE.
	VAQUEZ.
	SEBILÉAU.
	PIERRE DUVAL.
	SERGENT.
	LÉON BERNARD.
Professeur sans chaire.....	MAUCLAIRE.



II. — AGREGÉS EN EXERCICE

	MM.
Neurologie et Psychiâtrie.....	ALAJOUANINE.
Pathologie médicale.....	AUBERTIN.
Pathologie médicale.....	BÉNARD HENRI.
Physiologie	BINET.
Chimie biologique.....	BLANCHETIERE.
Pathologie chirurgicale.....	BROCC.
Pathologie médicale.....	BRULÉ.
Pathologie chirurgicale.....	CADENAT.
Pathologie médicale.....	CATHALA.
Pathologie médicale.....	CHABROL.
Pathologie médicale.....	CHEVALLIER.
Pathologie chirurgicale.....	de GAUDART d'ALLAINES
Physique	DOGNON.
Pathologie médicale.....	DONZELOT.
Obstétrique	ECALLE.
Urologie	FEY.
Pathologie expérimentale.....	GARNIER.
Bactériologie	GASTINEL.
Pathologie chirurgicale.....	GATELLIER.
Histologie	GIROUD.
Pathologie médicale.....	HARVIER.
Anatomie	HOVELACQUE.
Pathologie médicale.....	HUTINEL.
Hygiène	JOANNON.
Chimie biologique.....	LABBÉ HENRI.
Parasitologie.....	JOYEUX.
Pathologie médicale.....	GUY-LAROCHE.
Oto-rhino-laryngologie	LEMAITRE.
Anatomie Pathologique.....	LEROUX.
Pathologie chirurgicale.....	LEVEUF.
Neuro-psychiâtrie	LEVY-SOLAL.
Pathologie mentale.....	LIAN.
Pharmacologie	MERCIER FERNAND.
Histologie	MILLOT.
Pathologie chirurgicale.....	MONDOR.
Pathologie médicale.....	MOREAU.
Pathologie chirurgicale.....	MOULONGUET.
Pathologie chirurgicale.....	MOURE.
Histologie	MULON.
Anatomie Pathologique.....	OBERLING.
Anatomie	OLIVIER.
Médecine légale.....	PIÉDELIEVRE.
Obstétrique	PORTES.
Pathologie chirurgicale.....	QUÉNU.
Physiologie	RICHT Fils.
Dermatologie et syphiligraphie.....	SÉZARY.
Pathologie médicale.....	VALLERY-RADOT.
	(Pasteur)
Obstétrique	VAUDESCAL.
Ophtalmologie	VELTER.
Histologie	VERNE.
Obstétrique	VIGNES.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

POUR LE SERVICE DES EXAMENS

Pharmacologie	MM. BUSQUET.
Obstétrique	GUENIOT. LEQUEUX.
Parasitologie	NEVEU-LEMAIRE.
Physique	ZIMMERN.
Histologie	DEMELIN.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE

(ANNEXE)

A TITRE PERMANENT

Clinique médicale	MM. ABRAMI.
Clinique médicale	CHIRAY.
Clinique médicale	DEBRÉ.
Clinique médicale	DUVOIR.
Clinique médicale	FIESSINGER.
Clinique chirurgicale	HEITZ-BOYER.
Clinique médicale	LAIGNEL-LAVASTINE.
Clinique médicale	LÉRI.
Clinique chirurgicale	AUVRAY.
Clinique chirurgicale	BASSET.
Clinique chirurgicale	CHEVASSU.
Clinique chirurgicale	MATHIEU.
Clinique chirurgicale	MOCQUOT.
Clinique chirurgicale	PROUST.
Clinique chirurgicale	SCHWARTZ.
Clinique chirurgicale	LE LORIER.
Clinique chirurgicale	LEVY-SOLAL.
Clinique obstétricale	METZGER.

V. — CHARGÉS DE COURS

Chargé du cours de chirurgie orthopédique chez l'adulte pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes adultes	MM. MAUCLAIRE, agrég.
Stomatologie	FREY.
Education physique	CHAILLEY-BERT.
Radiologie clinique	LEDoux-LEBARD.
Puériculture	WEILL-HALLE.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A Monsieur le Professeur L. TANON

PROFESSEUR D'HYGIÈNE ET DE MÉDECINE PRÉVENTIVE

A LA FACULTÉ DE PARIS

PROFESSEUR A L'INSTITUT DE MÉDECINE COLONIALE

DE PARIS

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

*Qui nous fait le grand honneur
de présider notre thèse.*

PREFACE

Après de longues années, coupées d'interruptions, auprès de la Faculté de Paris, nous arrivons au terme de nos études médicales et à la veille d'aborder la profession.

Fils de médecin de campagne et résolu à nous engager dans la même voie nous n'ignorons pas les difficultés qui nous attendent. Ces inconvénients présentent heureusement une contre-partie dans les satisfactions intellectuelles et morales réservées au plus humble praticien soucieux de ses devoirs.

Notre vocation, ressentie presque dès l'enfance, n'a pu que se trouver renforcée sous l'influence d'un père que nous avons eu l'occasion de suivre et de seconder depuis de nombreuses années. Il nous a enseigné la « Grandeur et Servitude médicale ». Cette éducation professionnelle laissera dans notre esprit une empreinte définitive.

Nous ne saurions oublier l'accueil bienveillant que

nous avons trouvé auprès de nos Maîtres de la Faculté de Paris : Professeurs Gilbert, Marfan, Merklen, Desmarets ; docteurs Dufour, Sézary. Ils nous ont aidé à acquérir l'indispensable bagage médical. Nous remercions enfin M. le professeur Tanon qui a bien voulu nous encourager à faire une thèse et à en prendre la présidence.

INTRODUCTION

L'observation journalière des mœurs et coutumes des campagnes armoricaines où j'ai passé mon enfance et une partie de ma jeunesse, m'a suggéré peu à peu l'idée de noter particulièrement celles qui se rapportent à l'Hygiène et à la Médecine. A vrai dire, le particularisme breton, à ce point de vue, a une tendance à disparaître. Le progrès des idées et des sciences a pour conséquence de répandre les bienfaits de l'hygiène dans les campagnes les plus reculées. Raison de plus pour fixer un point d'histoire locale. Nos successeurs dans la profession pourront ainsi mesurer le chemin parcouru et se rendre compte des difficultés auxquelles nous et nos prédécesseurs bas bretons furent aux prises.

Il n'est pas nécessaire de remonter très loin pour recueillir des observations dignes de foi. Il existe encore dans nos régions de nombreux praticiens qui ont été les témoins oculaires de pratiques médicales tout à fait bizarres ou déplorables. Citons au hasard les docteurs Prouff, de Morlaix; Loussot, de Landivisiau; Marchais, de Carhaix; Le Coquil, de Châteauneuf-du-

Féou ; Lohéac, de Gourin (Morbihan), etc... Nous avons puisé largement dans leurs souvenirs, ainsi que dans les thèses médicales du docteur Leyssen, 1892 et de Liégard, 1903, et enfin dans les écrits du folklore breton.

Nous ne pouvons pas nous étendre très longuement sur toutes ces coutumes locales. Beaucoup sont actuellement délaissées. La pénétration de toutes les provinces a mis le Breton en rapport avec le Parisien, le Nantais, l'habitant des grandes villes, et lui a communiqué son goût pour les nouveaux vêtements, le cinéma, le besoin de se produire, le goût des voyages en auto.

Aussi beaucoup de vieilles coutumes souvent charmantes s'effacent devant les influences citadines.

Mais il en est d'autres qui restent encore. L'éguées par les grands-parents, liées à une longue imprégnation de légendes ou de religion, elles font la base de l'hygiène du breton d'Armorique et ce sont elles que nous allons exposer en résumé en quatre chapitres :

1° Vieilles coutumes locales en hygiène;

2° Critique;

3° Les habitudes ancestrales;

4° L'influence religieuse, la paroisse bretonne.

Nous terminerons par nos observations personnelles ou autres et nos conclusions.

CHAPITRE PREMIER

Accouchement

Ainsi que nous le verrons dans les deux observations personnelles que je cite, il existe encore à l'heure actuelle des mœurs et des préjugés locaux, curieux quoique regrettables, dans la pratique des accouchements et la pédiatrie.

Dans la période d'avant-guerre, tous les médecins qui ont exercé dans ce pays sont d'accord pour noter les particularités suivantes : la femme du peuple accouchait généralement debout, les mains appuyées à quelque meuble. Derrière elle, quelque matrone peu ou prou expérimentée soutenait ses efforts en écartant de temps en temps les lèvres du vagin au moment des crises douloureuses, et le médecin appelé tardivement n'arrivait qu'au moment de l'expulsion du fœtus.

Le docteur Le Coquil, de Chateauneuf, dans sa longue carrière médicale, a observé fréquemment des cas d'ivresse aigue chez ses parturiantes. A son avis, l'administration de cet alcool par l'entourage devait, dans l'esprit des assistants, procurer à la fois une excitation favorable, tout en déterminant une certaine anesthésie. Un grand nombre de ses confrères ont confirmé cette observation.

Un usage courant consiste à fixer le cordon à la

cuisse de la patiente après l'accouchement en attendant la délivrance pour éviter la remontée du placenta, lequel, sans cette précaution, étoufferait l'accouchée. Du reste, il est possible que cet usage ne soit pas particulier à la Basse-Bretagne.

Fort heureusement, il est rare que les aides songent à faire des tractions sur le cordon dans le but d'amener la délivrance. Presque dans tous les cas (et les médecins ne songent plus à s'en étonner), on passe à la nouvelle accouchée, quelques instants après la naissance, une bouteille vide dans le goulot de laquelle elle est priée de souffler fortement et cet effort, il faut bien le dire, suffit le plus souvent, pour ne pas dire toujours, à expulser le placenta.

Du reste, la rétention du placenta dans l'utérus ne paraît pas impressionner l'entourage de l'accouchée qui attend quelquefois vingt-quatre ou quarante-huit heures avant d'appeler le médecin. Il arrive même parfois que celui-ci se trouve devant un cas tout à fait particulier de rétention. Le docteur Le Coquil, dont nous avons déjà parlé, m'a raconté qu'il fut appelé, en 1900, auprès d'une femme qui avait accouché depuis trois jours et dont le placenta s'obstinait à rester fixe dans l'utérus. L'examen lui donna la solution du problème et il fut assez heureux d'extraire un 2^e enfant vivant avant les placentas, à la grande surprise de la matrone.

Nouveau-nés

Les nouveau-nés reçoivent en général les soins nécessaires après leur naissance. Une habitude fâcheuse

cependant consiste à gaver l'enfant dès sa naissance soit d'eau sucrée, soit d'un mélange de lait et d'eau sucrée, par cuillerées fréquemment répétées. En général, ces enfants sont enveloppés et serrés dans des langes nombreux et lourds fixés par de très nombreux tours d'une bande de drap. Il n'y a pas de doute que cet excès de vêtements contribue à entretenir une sudation et une macération de cet épiderme si délicat du nouveau-né et c'est peut-être pour cette raison, ajoutée à d'autres, que l'on constate si fréquemment en Bretagne un érythème tenace et étendu du nourrisson. Cette irritation s'explique d'autre part par les mauvaises qualités soit d'un lait trop fort d'une mère qui a une hygiène alimentaire défectueuse, soit plus souvent d'un lait de vache ou de chèvre insuffisamment stérilisé. Dans ce cas, du reste, l'on observe ici comme ailleurs d'autres symptômes plus graves, tels que ceux de la gastro-entérite, ce qui n'est pas spécial à la Bretagne.

C'est au bout de quelques mois que les nourrices abandonnent souvent, hélas, les pratiques saines d'allaitement maternel pour le compléter par une alimentation composée de grosses bouillies de froment ou de phosphatines diverses.

Une autre pratique que l'on observe encore couramment dans les classes populaires, malheureusement, consiste à faire passer dans la bouche des nourrices la bouillie qui ensuite repasse dans la cuiller avant d'être offerte à l'enfant. Cette habitude, que l'on appelle ici la pasquade, résiste à toutes les exhor-

tations du médecin chargé de la consultation de nourrissons dans nos campagnes; et tous les praticiens bretons déplorent cet entêtement à conserver cet usage grossier qui, de plus, est une menace redoutable de contamination.

Néanmoins, les médecins chargés des consultations de nourrissons se plaisent à constater une heureuse modification dans la mentalité bretonne dans la question de l'alimentation et des soins à donner au nouveau-né. Il y a encore peu d'années et surtout avant-guerre, que de décès dus à toute la série des maladies infectieuses.

Actuellement on accepte de plus en plus les vaccins sans protester : le vaccin antivariolique, le vaccin BCG et l'anatoxine de Ramon. Et surtout l'allaitement maternel exclusif fait des progrès indéniables. Plus de ces nourritures lourdes aux petits enfants en bas âge, bouillies, sauces, pain, bière, et même cidre avec complaisance, comme autrefois.

Habillement

J'aurai peu de remarques à faire sur l'habillement de nos populations campagnardes. Ce chapitre qui du point de vue artistique ou pittoresque offrirait une riche matière de réflexions, offre peu d'intérêt au point de vue de l'hygiène. Les costumes bretons, gracieux ou imposants, sont en outre hygiéniques étant accommodés au climat régulier de cette province. La région de Quimper seule présente une exception. En effet, les petites filles y sont serrées dans des vête-

ments ajustés et très fermés. Leurs silhouettes rappellent beaucoup les infantes de Velasquez ou de Murillo.

Habitation

Il y a lieu de noter, d'après l'avis général des médecins de campagne bas-bretons, que les règles d'hygiène sont beaucoup mieux observées dans la question de l'habitation depuis quelques années. Dans le budget familial on fait une plus large place à la question du logement. En dehors de la classe aisée, c'est-à-dire des propriétaires terriens ou commerçants, il y a peu de temps des familles de 5 à 6 personnes vivaient dans un appartement d'une seule pièce qui servait de cuisine, salle à manger et dortoir. Les parents dormaient dans le lit-clos classique précédé d'un banc clos. Les grands jeunes gens avaient également leurs lits-clos et tous les petits occupaient la même couchette, sorte de caisse carrée remplie de paille recouverte de deux couettes de balle d'avoine entre lesquelles tous ces enfants se glissaient pour passer la nuit. Je me rappelle parfaitement que pendant mon jeune âge j'ai été frappé de cette promiscuité. Il n'y a pas de doute que l'air de cette chambrée était fétide à la fin de la nuit. Les habitants calfeutrant de leur mieux toutes les ouvertures pendant la mauvaise saison, cet air confiné était encore rendu plus pesant par le dépôt charbonneux des lampes-pigeons qui restaient en veilleuse toute la nuit dans l'âtre et sur la table.

« Il y a deux ans, j'ai eu l'occasion de constater dans une ferme de la commune que j'habite le décès d'un enfant de quelques mois dû très certainement à l'asphyxie doublée d'intoxication par suite d'une vraie pluie de charbon obstruant les fosses nasales et la gorge de ce pauvre enfant. » Heureusement que ces familles paysannes faisaient ample provision d'oxygène dans la journée au grand air.

Il y a peu d'années ces logements étaient également très mal éclairés. Était-ce pour éviter l'impôt des portes et fenêtres ? Nous ne saurions le dire. Mais les médecins un peu anciens pourraient affirmer que la plupart du temps il leur était difficile, même en plein jour, d'examiner leurs malades sans lampes ni chandelles. La lumière ne pénétrait que très parcimonieusement, d'où cette odeur spéciale de rance et de moisi que l'on sent dans les clapiers mal entretenus. Les enfants se déshabillaient sur la terre humide et les vêtements se mélangeaient dans un désordre inexprimable. Cependant tout n'était pas sordide et les ménagères tenaient à ce que leurs meubles vernis garnis de clous de cuivre fussent reluisants de propreté. Ce contraste était frappant.

Actuellement, nous l'avons dit plus haut, il y a lieu de constater des progrès sensibles. Les logements d'une seule pièce deviennent assez rares. Les lits-clos disparaissent dans lesquels naguère le praticien devait entrer pour examiner son malade en risquant de se frotter à toutes espèces de sécrétions muqueuses. La lumière pénètre largement, donnant la chasse aux

lichens, poussières, toiles d'araignée et autres détritiques se complaisant dans les ténèbres.

Soins de propreté

En somme, les remarques faites par nos hommes, pendant la guerre, dans les régions du Nord et de l'Est, leur ont donné conscience de leur défaut de propreté et la loi Loucheur a servi à développer les idées de confort. Il est certain que la propreté n'est pas la qualité dominante des habitants de nos contrées. Le Breton n'aime pas l'eau, ni intra, ni extra. Qu'il y ait une ou plusieurs chambres, nous ne constatons que rarement des nécessaires de toilette dans ces pièces, pas même de cuvettes ni de pots à eau. Dans la clientèle paternelle, pour une population de 7 à 8.000 habitants, je ne connais que cinq à six familles possédant une baignoire ou une installation sommaire de douches.

Disons, avant de terminer ce chapitre, que ces remarques n'ont pas de caractère désobligeant à l'égard de nos compatriotes. Ils évoluent lentement, c'est un des caractères de la race; et l'emprise héréditaire ne se rompt pas si facilement. D'autre part la vie saine de labeur au plein air atténue dans une mesure importante; les inconvénients de ces erreurs et de cette insouciance. Que le père de famille à son réveil s'habille rapidement sans se laver, qu'à midi il se contente simplement de se laver les mains et d'essuyer rapidement son visage en sueur, ne nous en offusquons donc point. La vie rustique qu'il mène l'oblige

à négliger assez souvent tout ce qui n'est pas travail, et quand il revient chez lui, le besoin de repos passe avant le reste. Quand il a cultivé son champ jusqu'à l'heure du repas, il ne songe qu'à refaire ses forces pour reprendre ensuite son travail après une sieste qui lui paraît plus nécessaire que les soins corporels.

Le corps ne sera vraiment lavé sérieusement qu'à l'époque des chaleurs, dans les ruisseaux voisins. La mère et les enfants sont un peu plus soignés de leur personne dans les parties découvertes, mais vraiment le reste du corps est également négligé.

Dans la classe populaire, une pudeur mal comprise et des sentiments religieux peu éclairés feraient considérer comme inconvenant de proposer à une femme ou une jeune fille de s'occuper de la toilette de ses organes génitaux, et dans ce milieu l'odorat du praticien est mis à une rude épreuve dans les examens complets de ses clientes. Nous n'insisterons pas davantage sur ce point. Le corps enseignant breton comme le corps médical, s'efforce d'obtenir cette propreté rigoureuse du corps et de tous ses organes.

Disons quelques mots sur les dents. Dans la classe pauvre et même moyenne en Bretagne les soins dentaires étaient complètement inconnus. Actuellement il y a des progrès à constater. Cependant il existe chez un grand nombre de jeunes filles du peuple une perversion totale de la notion de l'hygiène dentaire qui aboutit à ce résultat tout à fait lamentable. Les dents cariées sont complètement négligées et condamnées à mort sans le moindre regret puisqu'elles doivent être

remplacées par un dentier, appareil funèbre, mais fort recherché par cette classe de jeunes filles. Pas de nettoyage ni obturations, mais des dentiers fort désirés.

Alimentation. — Ses excès

Les aliments dont se nourrissent les populations armoricaines se composent pour la plus grande part des produits du sol et pour une petite part des produits exportés. Parmi les premiers nous citerons les céréales, froment, seigle, avoine, les légumes du pays dont les plus importants : la pomme de terre, les choux, les oignons, carottes, navets, les œufs, la viande de bœuf et surtout de porc (on fait une grande consommation de cette dernière), peu de veau et de mouton. Les poissons se consomment en assez grande abondance truites de nos ruisseaux et les différents poissons de mer qui sont offerts sur nos marchés par les petits ports de pêche qui nous entourent.

Les fruits du pays qui se consomment en grande abondance sont les fraises de Plougastel et des jardins, les cerises sauvages appelées guignes, les prunes et les chataignes et surtout les pommes dont certaines variétés se conservent pendant tout l'hiver, enfin les poires à la fin de l'été. Parmi les produits exportés nous citerons les différentes épices, café, thé, riz, diverses conserves de viandes et de poissons. Pour terminer cette nomenclature, n'oublions pas le produit sain et consommé en abondance : le beurre. On peut

donc dire que les aliments sont variés et sains. Dans leur ensemble ils introduisent dans l'organisme toutes les substances nécessaires à l'entretien normal, tant en albuminoïde qu'en graisse hydrocarbonnée, sucre et sel. Ce mélange de produits constitue un équilibre suffisant dans les dosages chimiques.

Nous noterons cependant une tendance progressive à absorber tous les spécimens de la charcuterie et des différentes conserves. Les matinées du dimanche voient nos villageois assaillir toutes les installations charcutières de leur chef-lieu et faire ample provision pour la semaine. L'attrait de la présentation est pour beaucoup dans ces achats abondants. Si nous signalons ce fait, c'est parce que nous avons eu personnellement l'occasion, en clientèle, de constater des troubles digestifs assez graves, urticaires et réactions biliaires, vomissements et débauches intestinales dues à ces aliments derniers venus.

Je ne médierai pas du progrès, aussi bien dans l'art culinaire que des autres branches. Mais dans cette façon de compliquer et de relever la préparation des mets, que nous sommes loin de la simplicité des repas d'autrefois à la campagne et que mes parents ont connue dans leur enfance. Description d'un repas de midi dans les campagnes bretonnes vers 1880. Observation du Docteur Le Buanec (père). Trois fois par semaine à midi, toute la famille paysanne composée des père, mère, enfants et serviteurs s'installaient sur des bancs autour d'une grande marmite remplie de bouillie d'avoine très chaude, cuite à l'eau. Au milieu

de cette masse semi consistante une petite dépression centrale contenant du beurre fondu légèrement roussi. Chacun des assistants entourant cette marmite et muni d'une écuellée de lait ou de cidre et d'une cuiller en bois, attaquait dans son secteur bien limité, la bouillie délectable qui se consolidait peu à peu en se refroidissant. Le chef de famille veillait sans défaillance sur la disposition de ces trous concentriques qui ne devaient pas sortir de leurs rayons. De cette façon chacun avait l'illusion d'avoir son plat bien à lui puisque même à la fin du repas tous les trous restaient séparés par une même cloison gélatineuse. Les maraudeurs sournois qui voulaient attaquer le secteur voisin recevaient un avertissement sévère du patron sous forme d'un sec coup de cuiller sur la main qui s'égarait. Une seule promiscuité s'observait, inévitable, car chacun des convives à tour de rôle plongeait sa cuillerée de bouillie dans la petite cuvette centrale. Lorsque la marmite était au trois quart épuisée, le repas était fini.

Une fois par semaine, le vendredi à midi, le décor changeait. La vieille bonne de la ferme dès le matin de bonne heure délayait dans la grande bassine en cuivre poli remplie de lait, la farine de blé noir (sarrasin) nécessaire au repas, et préparait dans une arrière pièce destinée à cet effet ses deux feux ou elle disposait ses deux plaques de fonte servant à la fabrication des crêpes. L'adresse de cette excellente femme paraissait merveilleux. Ruisselante de sueur et cependant alerte, elle remplissait sa grande cuiller

à pot de cette bouillie légère et l'étaït sur ses plaques graissées en feuilles transparentes. Elle retournait celle-ci sans jamais les déchirer, à l'aide d'une longue palette en bois. Les crêpes dorées croustillantes, beurrées sur les deux faces étaient pliées en triangles; et ces piles dressées sur un large plat étaient une promesse délicieuse pour les yeux ou le palais. Aussi ce jour là, tous les habitants de la maison se rassemblaient avant l'heure dans cette pièce spéciale et il était vraiment plaisant de voir combien les yeux brillaient en attaquant cette nourriture exquise arrosée soit de lait soit de cidre.

L'alcoolisme

Il y a donc quarante ou cinquante ans, nos compatriotes ne connaissaient en fait de boissons que l'eau, le lait et le cidre. Je parle des boissons courantes, car il faut convenir, que pour les grands travaux des champs, les réunions du dimanche et aux foires assez nombreuses, nos paysans consommaient un peu trop volontiers des eaux de vie de divers provenances et de diverses marques. Mais le cidre restait tout de même la boisson préférée. Il a du reste trouvé sa glorification et son chantre dans la chanson du cidre de notre célébrité locale du Finistère, Félix Le Guyader dont le talent s'apparente aux Anatole Le Bras et Le Goffic.

O Cidre, Liqueur d'or, septembrale purée
Qu'il faut boire en son temps par l'hiver épurée.

Nous disons donc que le cidre des bons crus a des vertus magnifiques qui apporte l'ardeur et la gaité à nos réunions populaires. Au point de vue local nous ne saurons le condamner sans accomplir un sacrilège. Notre organisme est tellement adapté à cette boisson que le corps médical de la région lui fait une place d'honneur dans la maison. Nous le savons par expérience et approuvons pleinement.

Mais il faut le dire, de l'usage à l'excès il n'y a qu'un pas vite franchi. Evidemment l'on ne voit plus dans les après-midi du dimanche les routes rurales du Finistère ou du Morbihan jalonnées à intervalles presque réguliers de corps humain étendus dans les doutes exhalant dans un bruyant stertor les éthers et aldehydes de la liqueur enchanteresse. Il n'y a pas à le regretter. Actuellement les abus se sont un peu corrigés et les désordres produits s'arrêtent aux chants trop bruyants et aux querelles puériles.

Mais le cidre a trouvé dans nos régions de redoutables rivaux aux malices plus redoutables. Les estomacs bretons à grande capacité d'absorption commencent à être infidèles à leur boisson nationale, lequel même pris en grande quantité provoque des désordres plus apparents que réels. Ils se tournent de plus en plus vers le vin. C'est un héritage de la guerre et nous le déplorons. En effet nos compatriotes des classes populaires ont de la peine à limiter leurs libations. Plusieurs litres de cidre passaient dans la journée sans grand dommage. Pour le vin c'est une autre affaire. Il faut compter avec des troubles plus

profonds et des lésions plus stables. Et ce qui vient aggraver la situation c'est que nos jeunes gens se voient entraîner de plus en plus vers les liqueurs frelatées appelées apéritifs, par dérision sans doute.

Dans le chef lieu de ma commune qui compte une population totale de 5.000 habitants et une agglomération de 1.400 habitants, il existe environ *cinquante* débits de boissons dont trois ou quatre dits hygiéniques, peu prospères. Ces débitants vivent tant bien que mal du produit de leur vente. On peut donc en déduire le nombre incalculable de verres de liqueurs et boissons variées versées en une journée sur tous ces comptoirs. On ne peut que souhaiter la disparition des quatre cinquièmes de ces commerces dont les exploitants s'ingénient à attirer et retenir les consommateurs par tous les artifices possibles.

Le privilège des bouilleurs de cru contribue également à favoriser dans les campagnes bretonnes une forte consommation familiale des alcools provenant de la distillation de leurs cidres en excès. Le docteur L... de G..., a bien voulu nous communiquer le récit imagé d'un repas de noces dans un bourg des confins du Finistère et du Morbihan. Ce récit figurera au chapitre de nos observations.

CHAPITRE II

CRITIQUE ET COMPARAISON AVEC L'HYGIÈNE ACTUELLE DES VILLES

Ainsi que nous avons pu le constater, ces détails sur les rapports du paysan breton avec les règles de l'hygiène nous font voir les erreurs qu'il y a lieu de redresser dans son genre de vie. De nos jours beaucoup de progrès ont été obtenus mais que de chemin encore à parcourir. Le meilleur moyen de le mesurer est de comparer la situation du campagnard breton au point de vue sanitaire avec celle des citadins. Il ne dépend que de la bonne volonté de ceux-ci qu'ils soient renseignés sur les meilleurs moyens de conserver leur santé. L'enseignement pratique qu'ils peuvent recevoir par les conférences, lectures et autres moyens de propagande, les exemples journaliers qu'ils ont sous les yeux les tiennent au courant des méthodes scientifiques appliqués à l'hygiène. Etant plus avancés en civilisation leur esprit est préparé à accepter sans trop de résistance tous les préceptes, lois et règlements qu'on leur demande d'observer.

En reprenant les paragraphes du 1er chapitre précédent nous constaterons que le citadin se rendra volontiers aux consultations prénatales que la femme sera vraiment l'objet soit chez elle, soit dans des maternités, de soins éclairés qui permettront d'éviter les plus facheuses complications pendant et après l'accouchement.

Après la naissance des enfants, les citadins trouvent dans les consultations de nourrissons et les œuvres de préservation de l'enfance toutes les armes connues de protection de ces santés fragiles.

Quand à l'hygiène des habitations la comparaison reste encore à l'avantage du citadin et cet avantage est d'autant plus surprenant que les conditions naturelles seraient toutes en faveur du campagnard. Ce n'est pas qu'il n'existe plus de taudis dans les villes modernes. Celles-ci ne se font ni se défont en un mois ni en une année. Il faut des lustres et presque des siècles pour transformer les villes un peu importantes. Néanmoins les quartiers pauvres s'assainissent quand le permettent les budgets et les œuvres de bienfaisance particulière et collective. Bref il existe en faveur de la santé collective des villes toute une organisation défensive et de contrôle qui n'existe encore qu'à l'état embryonnaire dans nos campagnes bretonnes. Mais il ne faudrait cependant pas tirer de conclusions trop simplistes des réflexions qui précèdent. Tout n'est pas pour le mieux dans la situation sanitaire des villes de même qu'il ne faut pas pousser au noir l'état de l'hygiène dans nos villages et campagnes. Ici du moins

l'habitant jouit constamment de l'air pur pendant son travail au dehors, sa nourriture pourrait être et est assez souvent plus saine et plus frugale. La vie trépidante, la recherche du luxe et des plaisirs, les excitations de toute sorte qui sont l'apanache du citadin sont autant de facteurs de déséquilibre auxquels ne sont pas exposés les villageois, lesquels s'ils étaient sages trouveraient dans une vie calme et un sommeil paisible et régulier les meilleures conditions d'une bonne santé.

Donc d'un côté, l'homme des villes est beaucoup plus exposé aux maladies et au fléchissement de sa santé par l'air confiné, les poussières industrielles et la compression dans un espace restreint d'une foule d'individus dont un certain nombre sont porteurs de germes redoutables. Pour se défendre contre ces éléments hostiles il est en revanche mieux armé que nos habitants des campagnes armoricaines à la fois par des connaissances acquises en hygiène et prophylaxie et par tout l'arsenal des lois sanitaires qu'il sait être à sa disposition.

Inversement l'homme des champs qui pourrait vivre d'une vie hygiénique idéale et éviter avec les plus grandes chances de succès toutes les atteintes des maladies individuelles et sociales se trouver handicapé par son ignorance voulue, ses préjugés tenaces et l'insouciance avec lesquels il s'abandonne aux coups du sort. Entendons-nous bien, car tout est relatif. Les lumières pénètrent enfin dans nos campagnes. Nombres de gens même de conditions modestes con-

naissent et utilisent les moyens mis à leur disposition soit par la nature soit par la société pour se maintenir en bonne santé. L'instruction se diffuse enfin rapidement à tel point que nos campagnes sont parmi celles qui présentent actuellement les moins d'illétrés dans les provinces françaises. Le chemin de fer et l'auto pénètrent dans tous les villages. Les journaux se lisent dans les chaumières, les infirmières visiteuses font une propagande inlassable pour répandre la saine doctrine et dépister les principales tares. Il semblerait donc que nous devrions trouver dans nos populations les meilleures chances de vie saine.

Nous le répétons il y a de grands progrès, l'Armorique rejoint à pas rapides sur le terrain sanitaire les provinces voisines et le Finistère possède une organisation antituberculeuse que la plupart des autres départements pourraient lui envier. Donc en mettant en regard le passif et l'actif nous pouvons estimer qu'à l'heure actuelle les Bretons se trouvent en position normale pour défendre leur santé menacée. Aussi bien n'est-ce pas là l'unique sujet de notre thèse, qui a surtout pour but de montrer pourquoi la Bretagne s'est maintenue si longtemps dans un particularisme si prononcé l'empêchant d'entendre les voix du dehors. Et c'est ainssi que nous nous absorberons et développerons brièvement les raisons ethniques sociales et religieux qui ont tenu notre peuple si longtemps à l'écart des idées nouvelles et comme réfractaire aux leçons du progrès et de la science.

CHAPITRE III

LES HABITUDES ANCESTRALES

Il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte de France pour être happé par la disposition géographique de notre péninsule. Avant les chemins de fer, notre région alors déshéritée et peu fertile était comme détachée du reste du pays, finis-terræ, c'était le bout de la terre que l'on ne se souciait guère de connaître. Madame de Sévigné dans sa correspondance célèbre n'a pas du Breton une opinion flatteuse et encore ne connaissait-elle que la haute Bretagne des environs de Vitré. Plus tard Gustave Flaubert, dans son livre *Par les Champs et par les Grèves*, emporte de Bretagne une vision désenchantée.

L'histoire de France par ailleurs nous montre cette race têtue et repliée sur elle-même à laquelle j'appartiens en lutte ouverte ou sournoise contre ses suzerains jusqu'à l'avènement d'Anne de Bretagne. Plus tard nous avons encore des témoignages historiques de la ferveur raciale avec laquelle le Breton lutte pour son

indépendance dans la mesure de ses moyens. Ces quelques réflexions ont pour but d'établir combien jusqu'aux époques contemporaines du xix^e siècle la Bretagne restait attachée à sa tradition, à ses instincts ataviques, à ses manières de vivre, de comprendre et de sentir qu'elle avait héritée de ses aïeux les plus lointains. La terre des Celtes et des Druides voit à travers les siècles se perpétuer dans son sein une race mystique, idéaliste, peu soucieuse de pénétration réciproque tout en ayant le goût de l'aventure. Et je crois que nous trouvons là une des raisons profondes qui expliquent la conservation des croyances touchantes et puériles, des légendes magnifiques, des sônes et des guerziou qui ont bercé l'imagination de nos pères jusqu'au siècle dernier. Plutôt que de croire en un progrès nébuleux qui ne disaient rien à leur imagination, à une science rébarbative, aux idées de solidarité sociale et de bien être économique, nos aïeux se berçaient de leurs vieilles histoires fabuleuses. Et c'est pour cette raison à mon avis que les divinités mystérieuses que cachaient les flots, les landes, les énormes rochers de granit de nos forêts de Brocéliande étaient chargés de veiller sur notre santé dans un sens favorable ou funeste. Cet espèce de paganisme a survécu jusqu'à une époque relativement récente. Pourquoi, dès lors que nous étions entre les mains de forces mystérieuses qui disposaient de notre bien, de notre santé et de notre vie chercher à déjouer les arrêts de ce destin par des règles d'hygiène dont le fondement restait à démontrer.

Plus tard à ce paganisme se superpose la foi religieuse du christianisme qui a marqué cette terre de sa forte empreinte jusqu'à ces temps derniers. Nous parlerons au prochain chapitre des effets de cette influence. Mais en dehors d'elle, nous trouverions même de nos jours dans le Finistère et le Morbihan une classe nombreuse d'habitants qui ajoute crédit aux fontaines et aux sources, qui croient entendre l'appel des génies, habitant aux creux des rochers aussi bien des montagnes que de la mer. Non seulement de nombreux rebouteurs qui détiennent leurs talents d'on ne sait où, voient affluer vers eux de nombreux malades et estropiés (et nous en connaissons un certain nombre dans le Finistère et le Morbihan tout au moins de réputation) mais encore jusqu'à ces temps derniers vivaient dans la région d'Huelgoat, de Saint-Thegormec, de Locronan (Finistère), dans la région du Faouet et de Quiberon (Morbihan) une demi-douzaine de vieilles femmes (médecinerez ou médecinouirez) que le peuple appelait familièrement sorcerez, c'est-à-dire sorcières mais pas dans un sens péjoratif. Ces vieilles avaient reçues un don surnaturel de divination. Mon père et surtout ses confrères plus âgés ont connu ces personnalités qui se riaient des jugements des tribunaux et des pénalités théoriques qui leur étaient infligées. On serait vraiment surpris de connaître la foule des malades qui se présentaient journellement devant ces femmes sans compter celles qui se faisaient représenter par des mandataires portant les urines des intéressées. Ces devineresses recevaient

leurs fidèles dans les cours attendant à leurs humbles maisonnettes. Elles examinaient les urines simplement par la vue et l'odorat, posaient quelques questions soit rationnelles, soit imprévues et prononçaient leur sentence qui était retenue comme parole d'évangile. Cette confiance instinctive et irraisonnée dans le pouvoir mystérieux de ces femmes créaient une espèce d'enroulement qui masquait les erreurs de diagnostic ou de pronostic pour ne laisser en pleine lumière que les constatations que le hasard faisait vérifier par la suite. Cette crédulité n'est sans doute pas spéciale à la Bretagne mais ce qui distingue cette croyance de celle des autres pays c'est sa profondeur et son étendue.

Les légendes bretonnes sont nombreuses et surtout merveilleuses. Elles ont été un aliment et un besoin au peuple jusqu'au siècle dernier. Le soir au coin de lâtre ils ne pouvaient se rassasier de les entendre. Sa misère réelle, sa vie terne se dissolvait délicieusement sur les lèvres du conteur que possédait les trèves de chaque commune en Basse Bretagne. Le conteur lui-même se berçait de son propre récit. Ces récits puérils et charmants feraient la matière d'un gros ouvrage et je n'ai nullement l'intention de développer ce point de vue. Ce qu'il faut en retenir c'est que ce mysticisme et le besoin de croire au mystère détournait nos ancêtres de la recherche de notions plus positives et leur faisait négliger les besoins de leur organisme, de même que ces croyances leur enlevaient tout désir de s'instruire des idées et des besoins de leurs voisins

des autres provinces. Ce divorce des idées des tendances et des sentiments était considérablement renforcé par le dialecte de nos pères. Les habitants des campagnes bretonnes des siècles derniers étaient isolés, n'étant pas compris de leurs voisins.

CHAPITRE IV

INFLUENCE DE LA RELIGION CATHOLIQUE ET DU CLERGÉ LA PAROISSE BRETONNE

Nous résumerons ce chapitre pour ne pas fatiguer le lecteur par de trop longues considérations sur l'imprégnation religieuse qui a marqué de son empreinte de caractère breton. A vrai dire cette prise de possession était toute naturelle sur une race éminemment disposée par son essence à s'y soumettre. C'est un lieu commun de dire que les Bretons d'instinct et de tradition vit familièrement avec l'idée de la mort. Ce n'est pas sans raison que dans un roman connu de Paul Bourget, un Breton croyant est le protagoniste des idées de l'auteur dans « le sens de la mort ». Nos compatriotes, à un bien plus haut degré que les autres français ont ce culte qui est le fondement de toute religion. Ce sentiment qui donnait tant de poésie et de caractère à la race, tend sous l'influence de la pénétration scientifique populaire à s'émousser à l'heure actuelle, ce qui à bien des points de vue peut être regrettable puisqu'il était un des caractères dominants de la race. La terre avec ses monuments et son aspect

tourmenté, son climat et son ciel bas et brumeux où « l'on sent monter la prière », tout concourt à élever l'esprit du breton au-dessus des contingences terrestres. C'est pourquoi on trouve en ce coin de terre armoricaine des preuves accumulées de croyances profondes et en même temps de foi naïve.

Le Docteur Liégard originaire de Callac de Bretagne et qui fut l'ami et le condisciple de mon père a pris soin de relater les preuves de ces croyances en sa thèse du Doctorat ayant pour titre « Les Saints Guérisseurs en Basse Bretagne ». Rien n'étant éternel ici-bas, ces constatations ont perdu de leur actualité. La croyance aux guérisons obtenues par l'intercession de ces Saints guérisseurs était un article de foi pour nos devanciers vivant au siècle dernier en Bretagne. Mes parents eux-mêmes ont vécu cette époque dans leur enfance. Le nombre de malades et d'infirmes qui se rendaient aux chapelles couvrant les paroisses de Basse-Bretagne les jours de pardon était incalculable. Ces croyances étaient un mélange déconcertant de paganisme et de foi religieuse — puisque aussi bien les saints, patrons de ces chapelles que les fontaines sans patron religieux avaient leurs fidèles. Il serait trop long d'énumérer les pouvoirs particuliers que l'on attribuait à ces différents saints épars en leurs chapelles sur la terre d'Armorique. Il faudrait lire cette thèse du docteur Liégard à laquelle mon père a collaboré en rapportant les scènes de pardon qu'il a vues dans sa jeunesse. Mais bien des choses curieuses seraient à apprendre sur les rites enfantins et naïfs qu'il fal-

lait accomplir pour obtenir l'appui du saint protecteur.

Dans mon enfance j'ai assisté à une scène curieuse : l'offrande de queues de vaches à Saint-Herbot, près d'Huelgoat, la veille du pardon. Ces offrandes étaient souvent accompagnées de dons en espèces déposés dans un tronc près de la chapelle. Ces milliers de queues de vaches formaient un vrai monticule non loin de l'édifice sacré. Bien mieux, des pèlerins pour éviter un long voyage chargeaient d'autres pèlerins inconnus d'eux d'offrir leur offrande tant la confiance était grande dans le saint puisqu'elle rejaillissait entière sur ses fidèles. Quelles seront les réflexions que nous ferons découler de ces développements pour rentrer dans le cadre de notre thèse. J'ai voulu simplement marquer l'influence toute puissante des idées et sentiments religieux sur la mentalité populaire bretonne et par voie de conséquence indiquer combien des esprits aussi détachés de considérations positives du siècle se préoccupaient peu des progrès de la science médicale et de l'hygiène. En réalité le clergé et les religieux devaient logiquement et naturellement posséder certaines prérogatives en matière de médecine. Il n'y a pas de doute qu'à une époque qui n'est pas très reculée, nos populations bretonnes appelaient le prêtre pour arrêter une hémorragie interne et ils trouvaient tout simple et logique que le ministre de Dieu fut l'intermédiaire et le dispensateur des grâces divines. De même que les ministres de la religion catholique avaient le don d'exorcisme, de

même pouvaient-ils, si c'était la volonté divine faire disparaître certains maux corporels, certaines fièvres, l'épilepsie, des maladies cutanées, etc.

L'influence du clergé de cette époque que nous ne songerons pas un seul instant à critiquer pour éviter toute controverse ou insinuation tendancieuse s'explique du reste par sa supériorité intellectuelle et morale sur un peuple simple et primitif qu'il était chargé de diriger en usant de son autorité par ces moyens qu'il considérait comme parfaitement légitimes en raison de l'intention. Quoiqu'il en soit le clergé jusqu'à l'heure actuelle est le dernier dépositaire et le dernier défenseur de la langue bretonne considérée comme dispensatrice de la saine doctrine et des règles d'une vie morale bien conduite.

De même que les traditions, les légendes et le dialecte propre des Bretons ainsi que les difficultés de communication dans les derniers siècles de l'histoire de France en ont fait un peuple à part, fermé aux idées nouvelles de même le clergé, fidèle à son apostolat, a fait tous ses efforts pour maintenir son peuple dans sa foi primitive, s'opposant à l'esprit de libre examen ou de négation du surnaturel; mais l'excès en tout étant un défaut, il nous sera permis de signaler certaines erreurs dues à des excès de zèle ou de faux respect. Le manque de soins que l'on constatait naguère chez les Bretonnes de la classe populaire, je veux parler des soins du corps, était une conséquence des idées religieuses qui combattaient ces pratiques hygiéniques comme étant impures.

Il nous est arrivé de constater qu'à la suite de certains accouchements mettant au monde des enfants débiles, des parents dociles aux suggestions de leur clergé et les interprétant mal portaient en toute hâte les nouveaux-nés, même dans la mauvaise saison, jusqu'au porche de l'église pour recevoir le baptême en risquant de les faire mourir, ce qui est parfois arrivé, alors qu'il était si simple d'attendre ou de baptiser à domicile. Nos parents ont eu, et cela n'est pas discuté, à subir de la part de certains membres du clergé à l'esprit étroit et intolérant, des influences qui n'étaient pas toujours heureuses sur la conduite de leur vie matérielle et corporelle. Il faut reconnaître par contre qu'à l'heure actuelle le clergé breton est généralement très éclairé et très libéral sur ce point, sachant laisser aux spécialistes de la santé, de l'esprit et du corps la place qui leur revient, en se cantonnant dans leur rôle apostolique.

OBSERVATIONS

Première observation personnelle

Ma première observation remonte à trois ans.

Le 25 juillet 1930, en l'absence de mon père retenu près d'une autre malade, je fus appelé auprès d'une femme en travail d'accouchement, dans la commune de L..., canton de Pleyben. En entrant dans la chambre qui lui servait de demeure, je fus surpris par un spectacle peu ordinaire. La malade était étendue sur le dos les deux mains reposant à plat sur son lit.

Une femme de son voisinage s'était agenouillée sur son abdomen et tenait la main droite à moitié introduite dans la vulve de la future mère.

A ma demande d'explications, on me répondit que cette aide devait hâter la délivrance par cette pression continue de l'abdomen; que d'autre part les douleurs devaient se précipiter par l'introduction, à l'aide des doigts enfouis dans le vagin, d'une pommade spéciale composée de plantes écrasées dans du vinaigre, huile et axonge. La patiente se trouvait dans un état d'excitation extrême dont la cause me fut révélée. On lui avait fait absorber en effet un breuvage à l'hydromel lequel,

au dire des commères de l'entourage, avait des propriétés eutociques bien connues.

D'autre part, je constatai un détail qui ne m'était pas inconnu. La malade était enveloppée de draps d'une saleté peu commune. Voulant les faire changer, je me heurtais à une résistance énergique. Les commères prétendaient qu'une femme doit accoucher dans des draps ayant déjà servi à une autre femme pour se mettre à l'abri des hémorragies. Complètement dérouté par ses mœurs et préjugés d'un autre âge, je m'en allai précipitamment à la recherche de mon père que je pus rejoindre et qui vint sans tarder. Son autorité déjà ancienne mit ordre à ce dérèglement. Il obtint des draps propres, désinfecta les voies génitales et l'accouchement se termina heureusement sans autre incident qu'une torpeur relative.

2^e Observation personnelle

Au mois de février dernier, accompagnant mon père auprès d'une femme accouchée depuis 5 jours, nous entendions cette malade se plaindre de maux de tête assez violents, de nausées, cauchemars pendant le sommeil, vertiges, etc. Je ne dissimulai pas mon embarras et mes craintes pensant à un début d'infection ou d'intoxication urémique.

Mon père me gratifiant d'un sourire ironique, constata sur le champ que la pièce où se trouvait l'accouchée était restée complètement fermée depuis le jour de l'accouchement et que, d'autre part, on y avait fait du feu sans arrêt. Diagnostic: intoxication par CO ou CO₂.

Il ordonna d'ouvrir en grand la fenêtre pendant toute une après-midi à la grande frayeur de la famille qui croient fermement que l'air frais pouvait occasionner une forte fièvre et même un *engorgement des seins*. Le lendemain tous ces malaises avaient disparu comme par enchantement.

(NOTA: La crainte de l'air vif pour nos accouchées des campagnes est générale, et je suis persuadé que cette intoxication par l'acide carbonique est assez fréquente).

3^e Observation personnelle

Au mois d'avril dernier (1931), je fus appelé un dimanche soir d'urgence dans un hameau de la commune de B... en l'absence des médecins de Pleyben. On me pria de faire diligence, car il s'agissait de trois jeunes gens gravement malades et que l'on désespérait de sauver. En arrivant sur les lieux, je demandai dans la maison où je descendis, à voir ces malades, comptant évidemment les trouver alités. Vous pouvez imaginer ma surprise lorsque le maître du lieu, débitant de boissons et paraissant du reste très peu à son aise, me conduisit dans sa cour vers un grand tas de fumier chaud. Trois têtes émergeaient seules, les corps ayant été enfouis à l'intérieur de ce fumier et recouverts ensuite. Complètement désemparé et ne connaissant rien à ces mœurs, on m'expliqua rapidement ceci:

A la suite d'un pari stupide, comme on en voit encore dans nos campagnes, ces jeunes gens avaient décidé de faire préparer 18 crêpes de blé noir et trois litres de

flip (breuvage composé de parties égales de cidre, de rhum et de quelques centaines de grammes de sucre, le tout porté quelques instants à l'ébullition). Il s'agissait pour chacun d'eux d'absorber six crêpes chaudes et un litre de flip dans le minimum de temps. La note globale serait à la charge du moins expéditif. Un certain nombre de jeunes étourdis qui avaient assisté au pari et au tour de force gastronomique, étaient restés là fort penauds et navrés. J'eus toutes les peines du monde à ranimer ces pauvres malades ivres-morts. Heureusement que je m'étais muni d'une boîte de médicament contenant: ipéca, huile éthérée camphrée, etc. On réussit à leur faire absorber, quoique difficilement, un peu d'ipéca qui les fit vomir. Les frictions stimulantes et autres soins prévus en pareil cas finirent par ramener ces trois malades à une certaine conscience. J'avoue que j'ignorais ces pratiques mais j'ai appris depuis que dans nos régions: 1^o ces paris stupides étaient assez fréquents les jours de grande beuverie; 2^o que l'enfouissement de ces corps ivres-morts dans le fumier chaud était autrefois une règle générale et de nos jours se pratiquait encore. Tous les vieux bretons reconnaîtront la véracité de cette observation. Cette pratique est évidemment grossière mais l'idée première n'est pas mauvaise, le fumier dégageant une chaleur uniforme et persistante et ensuite des vapeurs d'ammoniaque.

4^e Observation (du Dr Le Coquil)

Au mois de..... de l'année 1903, je fus appelé un soir auprès d'un blessé dans la commune de Plonevey du Faou.

En mon absence, ce fut mon confrère et ami le Dr Le Gall qui donna les soins nécessaires à ce blessé atteint de fracture de jambe et lui appliqua un appareil plâtré. Mais 3 semaines environ plus tard, mon confrère m'appela en consultation auprès de ce blessé. Celui-ci avait été débarrassé de son appareil plâtré par le rebouteur de Lampaul-Guimiliau, le célèbre Gestin connu dans tout le Finistère à cette époque. Il avait remplacé ce plâtre par une gouttière en écorce de chêne destiné sans doute à communiquer au blessé la force qu'il tient en réserve (robur-chêne). Cette gouttière fut sans doute trop serrée par notre rebouteur car nous constatâmes que le membre était gangrené et nous l'amputâmes le jour même.

5^e Observation (Dr Le Coquil).

Dans cette même *paroisse* de Plonevez-du-Faou, je fus appelé au cours d'une visite de passage en 1898, à examiner un blessé ancien qui présentait, me disait-on, une anomalie dont on me demanda l'explication. Cet homme présentait deux coudes au bras gauche.

Après un examen sérieux et l'interrogatoire de cet ancien blessé, il me fut facile de rétablir les faits dans leur origine. Cet homme fut soigné plusieurs années auparavant par une vieille rebouteuse de la commune

qui diagnostica une simple contusion de l'avant-bras et pratiqua quelques manipulations accompagnées comme toujours dans ces cas, par certaines oraisons et gestes bizarres dans le but de faire croire à un pouvoir secret. En réalité, il s'agissait d'une fracture des 2 os de l'avant-bras qui avait abouti à une pseudarthrose. De là les deux coudes, dont l'un, la pseudarthrose était incomplet et rudimentaire.

6^e Observation Docteur Loussot (père).

Aux environs de l'année 1900, j'eus l'occasion de soigner une pauvre enfant fillette de 12 ans que sa mère m'avait présentée dans un triste état.

Tout le cuir chevelu formait une carapace fétide, qui sous ses bords laissait suinter de petits ruisselets de pus d'une odeur repoussante qui venait se concrétiser sur le cou et les épaules et les bords du col de ses vêtements. D'énormes ganglions cervicaux boursoufflés témoignaient que ces sentinelles avaient fait tout le possible pour lutter contre l'infection. Ils étaient débordés et cette staphylococcie menaçait d'arriver au cœur même de la place et d'enlever les dernières résistances. Ici nous nous trouvions en face du préjugé populaire par excellence en Bretagne « Défense absolue de combattre *la toque*, c'est-à-dire l'impetigo du cuir chevelu dû à la pédiculose. Cette maladie est considérée comme un dérivatif salubre des « Humeurs peccantes de nos anciens vers l'extérieur comme c'était ici le cas. *Noli me tangere*.

L'affaire n'avait donc rien de bien extraordinaire pour un praticien au courant de cette croyance indéra-

cinable à cette époque. Mais chose beaucoup plus curieuse et à peine croyable. Je confessai la bonne femme et elle me raconta naïvement qu'elle entretenait soigneusement cette suppuration. Quand, à un certain moment, elle parut tarir, *cette mère alla chercher sur la tête d'autres enfants, un choix des poux les plus vigoureux pour les essaimer sur la tête de son enfant.*

Je dus user de toutes les ressources de la diplomatie, menaces, succédant à la persuasion, affirmant la mort prochaine de l'enfant par la faute de la mère pour ouvrir les yeux de cette femme et lui faire changer d'avis.

Je parvins à scalper littéralement cette enfant dans une séance vraiment poignante. Delergé lave et relavé ce cuir chevelu parvint à la longue à guérir, mais cette enfant resta longtemps chétive, ce qui n'a rien d'étonnant.

7^e Observation: Dr Loheac (père) de Gourin.

Quelques années avant la guerre, je fus invité à un repas de noces dans un bourg des confins du Finistère et du Morbihan. Les tables dressées en plein vent sous une immense tente se composaient de trois larges planches accolées et fixées de loin en loin sur des chevalets. Chacun des convives qui étaient au nombre de quatre cents devait apporter son couvert, couteau, fourchette et cuiller et s'installait dans un groupe selon ses affinités. Les nouveaux mariés suivis de leurs jeunes gens d'honneur furent conduits rituellement à leur table centrale au son aigre du biniou et de la bombarde qui les précédaient. Puis sans désemparer la ripaille commença.

A peine atablés à cet autel rustique, des serveuses de tout âge, de silhouettes diverses, commencèrent à nous verser de l'eau-de-vie qui, dans un repas de noces, ouvre le feu et que bien peu refusèrent. Les hommes et jeunes gens en prirent un bon verre à Bordeaux, les femmes un petit verre à liqueur. Après le potage au choux, le verre de vin est traditionnel. Puis vint le bouilli servi avec du Fard aux prunes.

A partir de ce moment, les langues se déliant ce fut un spectacle homérique. Les plats succédèrent aux plats, tripes grasses, ragoûts, rôtis, poulets, crêpes, gâteaux bretons et furent attaqués avec une ardeur toujours renouvelée. Les paniers de vins blanc, rouge, cidre bouché et limonade circulaient à une cadence rapide entre les tables où elles déversaient leur contenu puis absorbaient les cadavres (bouteilles vides). En peu de temps, les conversations atteignirent un diapason très élevé. Les cris succèdent aux rires et la verve populaire bat son plein.

De nombreux jeunes gens et jeunes filles, dès le milieu du repas sont montés à leur place sur le banc, et dominant la foule dévident d'une façon ininterrompue le fil des dernières romances parisiennes alternant avec les vieilles mélopées bretonnes que toute l'assistance accompagne, Le Bro-goz ma Zadou avec une ardeur concentrée et impressionnante, le Kousk-Breiz-Kel avec suavité du côté féminins et enthousiasme du côté hommes.

Je restais émerveillé de voir avec quelle facilité ce peuple entonnait toutes ces légendes et victuailles tout en conservant la vivacité de ses mouvements et une certaine alacrité d'esprit.

CONCLUSION

Notre thèse s'est proposée de reconstituer les idées, les préjugés, les sentiments et les usages populaires de nos ancêtres bretons au point de vue de la conduite de leur santé. C'est donc plutôt un travail historique qu'une documentation de caractère scientifique.

Le premier point que nous mettrons en relief c'est la constatation d'un progrès général de la civilisation dans nos campagnes s'accompagnant d'une conduite plus rationnelle en matière d'hygiène. Bien des améliorations sont à envisager dans les questions de voirie et d'eau potable, mais les maisons deviennent de plus en plus saines et habitables, les esprits plus ouverts.

Ainsi que nous le faisait remarquer le professeur Tanon, les barrières géographiques entre la Bretagne et le reste de la France sont rompues par le train et l'automobile qui apportent du dehors, en même temps que le désir de s'instruire et de discuter, les dernières denrées, produits manufacturés, modes dernier cri, etc. Il n'en a pas toujours été ainsi. A cette heure où nous autres, Bretons, nous adaptons de plus en plus au mode moderne tout en conservant ce qu'il y a de plus durable dans notre atavisme nous voudrions con-

server dans nos reliquaires les vestiges de notre ancienne façon de sentir et d'agir. Il n'y a sans doute pas lieu de regretter nos erreurs anciennes, nos préjugés d'autrefois, mais nous pouvons nous attendre sans fausse honte sur ces ignorances, ces naïvetés, ces pratiques simples et primitives de nos pères. Elles ne sont pas l'indice d'un esprit curieux et positif à la recherche de progrès matériel et d'améliorations de la race. Tels qu'ils étaient, nos ancêtres, crédules, simples, insoucians et idéalistes aimons-les tout de même et réservons-leur une place dans nos souvenirs puisqu'ils nous ont légué de réelles qualités universellement reconnues qui sont de moins en moins gâtées par un trop farouche particularisme. Il ne serait pas loin que celui-ci disparaisse complètement, mais se conserve comme une parure provinciale débarrassée de ses scories et haillons.

Pleyben, le 25 mai 1931.

Jean LE BUANEC.

Vu : le Doyen,
BALTHAZARD

Vu : le Président
L. TANON.

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
CHARLÉTY.

Imp. spéciale de la Librairie Le François, 91, bld St-Germain, Paris





